

Le 250^e anniversaire de la disparition de Rameau valait bien que le Festival verse à Alain Villain, en vertu de la législation relative à l'exploitation des œuvres posthumes, les droits exorbitants que ce dernier réclame pour la moindre exécution des *Boréades*. Il aura néanmoins fallu, dans ces conditions peu favorables, se contenter d'une version de concert, simple et unique écho à la création scénique de l'opéra, le 21 juillet 1982, au Théâtre de l'Archevêché, dans une production de John Eliot Gardiner et Jean-Louis Martinoty – l'enregistrement Erato, gravé dans la foulée, en conserve la miraculeuse trace sonore.

Mais rien ne pouvait entamer la joie d'entendre, une nouvelle fois, palpiter le cœur d'une musique à l'élan vital irrésistible. Pas même une esthétique vocale qui, en prônant la fraîcheur et la ductilité plutôt que l'ampleur du geste théâtral, n'a pas manqué de surprendre de la part de Marc

au second, son baryton dépourvu d'assise fait d'autant moins illusion que Borée doit présenter, au même titre que Calixis, l'éclat vaniteux d'un coq à la parade.

Manuel Nuñez Camelino, lui, a du tempérament à revendre, bien qu'il n'en use pas toujours à meilleur escient. D'abord hésitant – question de style, peut-être, et de langue –, le ténor d'origine argentine trébuche sur une partie redoutablement haut perchée, puis sort vainqueur de l'électrisant « *Jouissances de nos beaux ans* » et de ses contre-ut à répétition, avant de retomber dans ses approximations.

La délicatesse infinie de Samuel Boden, son timbre égal et pur qui colore Abaris d'un souffle d'adolescente suavité, feraient presque passer son prédécesseur au Festival, le regretté Philip Langridge, pour un *Heldentenor* ! Mais la haute-contre à la française n'est-elle vraiment que tendresse et ténuité, au risque de disparaître dès que l'orchestre s'étioffe ? Sans doute le costume d'Alphise est-il aussi un peu large pour Julie Fuchs, dont la lumière charnue, et si reconnaissable déjà, ne donne pas pleinement corps, pour l'heure du moins, à la tragédie de la reine de Bactriane.

Dix ans après la production de Laurent Pelly, dont la création, à l'Opéra de Lyon, avait laissé un goût d'inachevé, Marc [Minkowski] tire toute la sève d'une partition aussi exaltante qu'exigeante, ultime bravade d'un compositeur presque octogénaire, dont les audaces auront froissé jusqu'au bout les adeptes, qui d'un académisme nostalgique, qui d'un italianisme simplificateur.

C'est aussi que le chef français sait pouvoir compter, tant sur l'ensemble vocal Aedes, dans des chœurs d'une limpide ferveur, que sur les réflexes stylistiques et la virtuosité infaillible de ses Musiciens du Louvre-Grenoble. Car Rameau a beau ne plus faire partie de leur quotidien, l'évidence saute aux oreilles à chaque fois qu'ils y reviennent.

Mehdi Mahdavi

LES BORÉADES Rameau

Julie Fuchs (Alphise)
Chloé Briot (Sémir, Polyxène, L'Annonce)
Samuel Boden (Abaris)
Manuel Nuñez Camelino (Calixis)
Damien Pass (Borée)
Jean-Gabriel Saint-Martin (Borée)
Mathieu Gardon (Adamas, Apollon)
Marc Minkowski (dir)

Grand Théâtre de Provence,
18 juillet

RIEN NE PEUT
ENTAMER LA JOIE
D'ENTENDRE PALPITER
LE CŒUR D'UNE
MUSIQUE À L'ÉLAN
VITAL IRRÉSISTIBLE.



Minkowski, dont la tendance naturelle est de préférer les grands formats.

Va pour Damien Pass, Borée au grave superbe, qu'un aigu chétif prive toutefois de sombre autorité. Mais Mathieu Gardon et Jean-Gabriel Saint-Martin sont, tout bonnement, intolérables. En Adamas comme en Apollon, le premier déclame sans jamais émettre deux notes de la même façon – ce qui est, en somme, la base du chant. Quant